

CHANOINE A. CORMIER

*MES*  
*ENTRETIENS DE PRÊTRE*  
AVEC

**CHARLES MAURRAS**

Mars - Novembre 1952



PLON

Autorisation de publier accordée  
par S. E. Monseigneur GAILLARD,  
archevêque de Tours.

*4 mars 1953.*

**Chanoine Aristide CORMIER**

---

**MES ENTRETIENS DE PRÊTRE**

**AVEC**

**CHARLES MAURRAS**

**(Mars-Novembre 1952)**

**A**  
**SON EXCELLENCE**  
**MONSEIGNEUR LOUIS-JOSEPH GAILLARD**  
**ARCHEVÊQUE DE TOURS**

Je fais hommage de ce petit livre  
qui est le compte-rendu fidèle d'une belle mission.

Très respectueusement,  
A. CORMIER.

## AVANT-PROPOS

*Après la mort de Charles Maurras, plusieurs de ses amis m'avaient demandé d'écrire et de publier quelques-uns des souvenirs que je gardais de lui. Il m'avait semblé, alors, qu'un tel témoignage venant de moi apparaîtrait, peut-être, comme une profanation d'une intimité spirituelle qui exigeait de ma part la plus délicate discrétion. Le silence me paraissait donc s'imposer comme un devoir à celui qui devait au privilège de son sacerdoce, plus encore qu'à la faveur d'une amitié confiante, les confidences d'une âme fière et sévèrement fermée.*

*Cette réserve, que j'entendais garder, il m'a semblé cependant qu'elle ne pouvait tenir devant les exigences de la vérité.*

*Des récits plus ou moins fantaisistes parus dans des journaux ou colportés de vive voix, des interprétations inexactes ou tendancieuses des faits, des intentions et des sentiments, m'ont décidé, en effet, à rompre le silence pour dire ce que j'avais vu et entendu, ce que j'avais compris et interprété au cours des entretiens que j'eus avec Maurras du mois de mars jusqu'en novembre, presque à la veille de sa mort.*

*En donnant à ces souvenirs le titre d' « entretiens », je n'entends pas ce mot dans le sens étroit de conversations sténographiées. C'est en faisant appel à ma mémoire et aux lettres que j'écrivais à Maurras, avant ou après chacune de mes*

*visites, que j'ai recomposé ces entretiens avec, je pense, la plus grande fidélité à l'esprit comme à la lettre de chacun d'eux.*

*Mon dessin n'a pas été non plus de rappeler tous les sujets qui ont pu être abordés au cours de mes visites. J'ai voulu seulement dégager, selon la ligne générale de la mission que j'avais à remplir auprès de Maurras, les faits, les paroles et les commentaires qui s'y rapportaient.*

*Tout ce qui pouvait être dit, je crois l'avoir fidèlement rapporté. Tout ce que j'ai passé sous silence, avec la plus grande discrétion, c'est tout ce qui devait demeurer le secret d'une âme.*

*Puissent les pages qui suivent apporter aux amis de Maurras, à ceux et celles qui ont tant prié pour lui, la consolation de son retour à Dieu !*

*A tous ceux dont l'âme est droite et qui ont pu être des adversaires de Maurras, ces entretiens donneront, je le souhaite, une image vraie de l'homme que la passion a pu égarer parfois, mais chez qui la loyauté et le caractère furent toujours à la hauteur de l'esprit.*

*J'ose espérer qu'en lisant ces pages, les uns et les autres, amis et adversaires, se rencontreront dans une commune prière pour l'âme de celui qui est mort comme le plus humble des chrétiens, réconcilié avec l'Église et avec Dieu comme il l'a dit lui-même :*

*« dans la loyauté et dans l'honneur. »*



MES ENTRETIENS DE PRÊTRE  
AVEC CHARLES MAURRAS  
(MARS-NOVEMBRE 1952)

Trois semaines environ avant l'arrivée à Tours de Charles Maurras, son Excellence Monseigneur Gaillard, m'ayant convoqué pour un entretien, me disait en confidence :

- Nous attendons, pour les jours prochains, un illustre personnage.

Très intrigué par ce préambule, j'attendais d'être éclairé sur l'identité de ce mystérieux personnage, sans soupçonner le moins du monde qu'il pût y avoir quelque rapport entre sa venue et ma convocation par l'Archevêque de Tours.

- Il s'agit, poursuivit Son Excellence, de Charles Maurras qui, bénéficiant d'une grâce, a choisi la Tourraine pour sa résidence obligatoire. Comme sa santé exige de soins, c'est à la clinique Saint-Grégoire qu'il les recevra.

A cette nouvelle sensationnelle, je manifestai ma surprise ; mais je ne voyais toujours pas à quoi tendaient les confidences qui m'étaient faites.

- Vous allez comprendre maintenant — ajouta Monseigneur — pourquoi je vous ai fait venir. C'est un service que j'ai à vous demander : celui de visiter Maurras pendant son séjour à la clinique. J'ai pensé à vous, car vous vous êtes occupé autrefois de René Benjamin\* et vous l'avez assisté à ses derniers moments. Vos relations avec cet ami de Maurras vous permettront peut-être d'approcher celui-ci plus facilement et de l'aider spirituellement, s'il le désire ; Vous pouvez compter sur mes prières pour le succès de cette mission délicate que je vous confie.

Je n'étais pas encore revenu de ma surprise émue que, déjà, je réalisais, quelques-unes des difficultés de la tâche : j'allais vers l'inconnu, ne sachant, en effet, rien des dispositions de l'âme qui m'était confiée. Une seule chose me rassurait et m'encouragerait malgré tout : je recevais mission de l'autorité ; j'obéissais. C'était un départ excellent dont je ne devais pas tarder à me féliciter comme on le verra par la suite.

Dans les jours qui précédèrent l'arrivée de Maurras, j'essayai de recueillir quelques renseignements sur le prisonnier de Clairvaux, qui attendait, dans une clinique

---

\* René Benjamin (1885-1948) est un écrivain éminent et un journaliste français, qui demeura un ami fidèle de Charles Maurras et de Léon Daudet.

de Troyes les décisions de la Justice à son égard. On le disait très fatigué par ses années de détention, complètement sourd et, à cause de cela, d'un abord difficile. Dans ces conditions, je me demandais avec inquiétude si je pourrais l'atteindre et s'il me recevrait. Comprendrait-il surtout les raisons pour lesquelles je venais vers lui ?

Avec plus d'anxiété encore, je m'interrogeais sur ses dispositions religieuses. Où en était-il avec Dieu ? Depuis déjà de longues années je suivais à travers son œuvre, que je connaissais assez bien et que j'appréciais pour ses principes solides et sa rigoureuse logique les étapes de sa pensée religieuse. Jusqu'à la guerre elle me paraissait pas avoir sensiblement changé. En face du surnaturel et des mystères chrétiens, Maurras semblait demeurer sur ses positions d'agnostique. Les épreuves qu'il venait de subir avaient-elles durci son âme ou, au contraire, celle-ci s'était-elle adoucie au contact de la grâce de souffrance ?

Ce fut au milieu de ces incertitudes que j'appris par les journaux l'arrivée imminente de Maurras qu'une grâce présidentielle venait, enfin, de libérer. La clinique Saint-Grégoire attendait d'un jour à l'autre son illustre malade.

Je décidai alors d'écrire une lettre que je me permets de recopier ici, et dans laquelle, comme on le verra, je présentais d'abord mon « ordre de mission » et où

j'exposais, ensuite, mes raisons d'espérer un accueil favorable.

« Monsieur,

« Avant même que ne fût publiée par les journaux la nouvelle de votre arrivée prochaine à la clinique Saint-Grégoire, Monseigneur l'Archevêque de Tours prit l'initiative bienveillante de me demander de vous visiter pendant votre séjour dans sa ville épiscopale. Ce n'est pas seulement par obéissance que j'ai accepté une mission aussi honorable. D'autres raisons, tout à fait personnelles et je pense non moins « vertueuses », me faisaient aussi un devoir d'aller vers vous. J'ose espérer, Monsieur, qu'elles m'aideront à me faire agréer de vous.

« Lorsque René Benjamin, quelques semaines après la fin de la guerre, fut placé en résidence surveillée à la clinique Saint-Grégoire, je m'empressai d'aller le voir pour lui porter le réconfort d'une fidèle amitié. En d'autres temps, cette fidélité eût semblé tout naturelle et sans aucun mérite. Elle apparut, alors, à ceux qui étaient si abandonnés de tous un peu comme la réparation d'une cruelle injustice. Bien mince, en vérité, fut mon mérite, si je le compare aux témoignages de confiance et d'amitié que me donna Benjamin dans sa détresse. Cela, j'en suis sûr, ne vous étonnera pas de lui, car son extrême délicatesse vous étaient bien connue. A son arrestation inique venait de

s'ajouter le deuil de son fils Jean-Loup. Malgré ses épreuves, il n'oubliait pas tous ceux qui, comme lui, étaient injustement condamnés et emprisonnés. Il s'inquiétait de leur sort et j'eus ses confidences au sujet de ses amis.

« Sa pensée allait surtout vers le Maréchal et vers vous, et il me disait son admiration de votre courage et de votre invincible espérance. Que de fois, aussi, votre exemple, que je lui citais, m'a aidé à le reconforter ! Comme j'ai souvent souhaité alors de pouvoir vous dire, un jour, tout ce qu'il vous devait et tout ce que, moi aussi, je vous devais pour la formation de mon esprit ! A l'âge où j'arrive maintenant, j'apprécie, en effet, la valeur de certaines leçons que j'ai puisées dans vos œuvres, lorsque j'avais vingt ans. Benjamin me faisait toujours espérer une rencontre heureuse qui me mettrait face à face avec vous...

« Des années — et quelles années pour vous ! — ont passé depuis mes visites à René Benjamin. Il est mort dans la paix et l'espérance reconquises, sa main abandonnée dans la mienne jusqu'à son dernier soupir.

« Lui disparu, qui faisait le lien entre vous et moi, pouvais-je espérer encore la rencontre si vivement souhaitée ?

« Vous devez comprendre maintenant avec quelle surprise émue j'appris la nouvelle de votre arrivée à Tours,

à la clinique Saint-Grégoire, tout près du Grand Séminaire où j'enseigne depuis vingt ans bientôt. Mes vœux n'étaient-ils pas exaucés ?

« Ils devaient être comblés, et au-delà même de toute mon espérance, lorsque mon Archevêque, se souvenant de mon amitié pour Benjamin, voulut bien me demander d'aller vers vous.

« Comment ne croirais-je pas à ce que j'ose appeler le miracle de notre rencontre ?

« Daignez, Monsieur, etc... »

Avant de faire parvenir cette lettre à son destinataire, je voulus prendre conseil auprès d'un ami : Monsieur l'abbé Prétesaille. C'est lui, par la suite, qui devait être mon confident et mon conseiller dans une affaire aussi importante, dont je ne voulais pas porter seul toute la responsabilité. Je dois beaucoup à sa sagesse à sa charité.

Il approuva ma lettre et me conseilla vivement de la faire parvenir sans plus tarder à son destinataire.

J'aurais aimé, cependant, avoir encore l'avis autorisé d'un familier de Maurras qui le connût assez intimement pour me renseigner sur les dispositions de son âme. Dieu m'envoya secours en la personne de Maître Calzant qui avait accompagné Maurras depuis Troyes jusqu'à Tours. Il fut d'avis, lui aussi, que ma lettre, telle que je l'avais écrite,

fût remise à Maurras, et il me fit cette réflexion que je n'ai pas oubliée :

- Maurras sera toujours sensible à votre charité.

A peine son arrivée à Tours venait-elle d'être signalée par les journaux qu'une foule d'amis et d'admirateurs se précipitaient à la clinique pour revoir celui qui, pendant sept ans, avait été privé de toute relation avec le monde extérieur. Les lettres affluaient de toutes les parties du monde, apportant au prisonnier libéré les compliments des amitiés lointaines.

Ma lettre risquait fort d'être noyée dans le flot. Quel accueil lui serait fait ? Pourvu qu'elle n'éveillât pas quelque méfiance !

Je n'attendis pas longtemps une réponse. Deux jours après, je reçus la lettre suivante, datées du 24 Mars :

« Monsieur l'Abbé,

Très sensible à l'honneur que vous me faites et aux bontés de Monseigneur comme aux vôtres, certes, je vous serai très reconnaissant de cette aimable et charitable visite, inspirée de tant de souvenirs, de sentiments, d'amitiés qui nous ont été et nous restent communs. L'image, la noble image, si bien évoquée par vous, Monsieur l'Abbé, de mon vieil et cher René Benjamin sera, entre nous, le premier et le plus éloquent, le plus

émouvant des interprètes. Quel ami ce fut ! Et de quel cœur généreux, tout en effusion hors de lui ! Sa prodigieuse finesse d'esprit ajoutait de la subtilité à son âme. Vous avez été le bon ange en le visitant souvent dans l'affreuse et indigne épreuve qui le révolta tout entier. Pauvre ami Benjamin ! Il sera heureux, j'en suis sûr, de nous entendre parler de lui comme il aimait qu'on en parlât, c'est à dire avec une sympathie voisine de la tendresse ; et puis ce sera en Français — en Français irréductible qu'il était, que nous sommes, que rien ne peut nous empêcher d'être, tenus que nous sommes aussi de justifier ce beau titre, comme de servir chacun à notre manière ce beau pays si massacré. Plus on essaye de souiller son nom et plus, dans un air supérieur, où il y a du passé et de l'avenir, on le sent qui monte et qui brille. Comme l'a dit votre grand poète vendômois : « La France semble un saule verdissant, plus on le coupe et plus il va poussant »...

« Une injustice, deux injustices, mille et cent mille injustices ne tiendront pas contre cette loi de notre histoire, et tous les éléments semblent réunis déjà, en vue de quelque renaissance, sinon très prochaine, du moins incertaine et magnifique.

« C'est dans cette espérance que je vous prie, Monsieur l'Abbé, de recevoir et de vouloir bien

transmettre à Monseigneur les respectueux hommages de ma reconnaissance profonde, avec l'expression de mes sentiments les plus dévoués. »

En lisant cette lettre, je voyais s'ouvrir largement devant moi la porte de la chambre Langeais à la clinique Saint-Grégoire. Je savais maintenant que je serais accueilli avec bienveillance, non pas seulement comme un étranger sympathique et un admirateur inconnu, mais comme l'envoyé de l'Archevêque du diocèse chargé d'une mission que celui qui allait me recevoir ne pouvait ignorer.

Aucun jour pour cette visite ne m'ayant été fixé, j'attendais pour me présenter à la clinique Saint-Grégoire que Maurras, très occupé par son installation, voulût bien me faire signe. Je mis à profit ces journées d'attente en réfléchissant et surtout en priant. Tous ceux et toutes celles pourraient par la confiance et l'affection qu'ils inspiraient à Maurras me concilier sa bienveillance et m'ouvrir son âme je les invoquai : la Vierge Marie, si noblement admirée et chantée par le poète de *la Musique intérieure\**, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à laquelle il se reconnaissait redevable de merveilleuses interventions bienfaisantes, et le Bienheureux Pie X, dont il vénérât la

---

\* *La Musique intérieure* est un recueil de poèmes publié par Charles Maurras en 1925.

mémoire.

\*

\* \*

C'est accompagné de ces répondants que le mardi 1er avril, en réponse à son invitation que j'avais reçue la veille, je pénétrai, non sans émotion, dans la petite chambre de clinique occupée par Maurras.

Au milieu d'un amoncellement de livres, de journaux et de papiers qui encombraient sa table de travail, envahissaient les sièges et s'épandirent jusque sur le parquet, j'aperçus, de profil d'abord, un petit vieillard si menu qu'il semblait flotter dans ses vêtements noirs, occupé à fureter dans sa corbeille à papiers. A cause de sa surdité, il ne m'avait pas entendu entrer. J'attendis ainsi quelques instants avant qu'il se tournât vers moi et remarquât ma présence.

Je n'ai pas oublié son sourire et son empressement à venir vers moi lorsqu'il m'aperçut immobile à quelques pas de lui ; mais, surtout, je me souviendrai toute ma vie de l'impression extraordinaire que j'éprouvai en voyant de face son visage. J'oubliai d'un seul coup l'image ingrate de vieux petit professeur retraité, avec la classique barbiche

blanche et les lunettes, que son profil étriqué dessinait presque comiquement lorsque j'étais entré. Quelle tête étonnante j'avais maintenant devant moi ! Quels yeux me fixaient ! Grands et noirs au regard impérieux et si vivant ! La tête redressée, presque rejetée en arrière, me paraissait maintenant si imposante qu'elle semblait détachée du semblant de corps qui le portait. Tout de suite, je sentis que j'étais en présence d'un être exceptionnel, et une étrange timidité me saisit que le mutisme, qui m'était imposé par sa surdité, aggravait encore d'une sorte de gêne physique.

Le sourire par lequel, avec des mots exquis, il me souhaita la bienvenue, et son empressement à dégager un siège encombré de livres pour me faire asseoir près de lui, dissipèrent vite mon malaise de timidité. Nous étions maintenant installés l'un près de l'autre devant sa petite table de travail. Il posa devant moi une feuille de papier et un crayon, en s'excusant de me donner la peine d'écrire, et c'est alors que s'engagea notre premier entretien.

Tout de suite, avec beaucoup de curiosité, Maurras me demanda des détails sur le séjour de Benjamin à la clinique Saint-Grégoire. Je répondais à ses questions en faisant courir le plus rapidement possible mon crayon sur la feuille blanche qui, bientôt noircie de mon écriture, fut remplacée par un cahier d'écolier. Je profitai du

changement pour glisser cette phrase :

- Vous espérez donc que je vais le remplir ?

- Peut-être pas aujourd'hui, me répondit-il en souriant, mais par la suite... D'ailleurs, soyez tranquille, j'en ai d'autres.

Lorsque je lui racontai les derniers moments de son ami : la mort si courageuse et si chrétienne de Benjamin, je le vis s'arrêter dans sa lecture à plusieurs reprises et demeurer songeur pendant quelques instants.

- C'est beau, me dit-il en terminant, et bien digne de lui.

Je le sentais vivement ému.

Il s'informa ensuite de mon enseignement au Grand Séminaire et me parla à cette occasion de quelques théologiens éminents qu'il avait connu jadis et dont quelques uns avaient été ses amis : le Cardinal Billot en particulier et le Père Pègues qui venait chaque année lui apporter un volume, le dernier paru, de son Commentaire littéral de la *Somme*.

- Et je le lisais attentivement et religieusement, ajouta-t-il.

La suite de nos entretiens devait me prouver que, saint Thomas lui était, en effet familier.

Comme je craignais de trop prolonger cette première visite et de fatiguer Maurras, je mis fin à l'entretien en lui

exprimant, avant de me retirer, le souhait d'une nouvelle rencontre.

- Mais bien sûr, me répondit-il. Revenez me voir. Vos visites me seront toujours agréables. Je vous demande simplement de me prévenir pour que je puisse me libérer.

D'un pas lent et hésitant, il voulut m'accompagner, malgré mes protestations, jusqu'à l'escalier, pour me redire, la main offerte :

- A bientôt !

Avant de quitter la clinique, je m'arrêtai quelques instants à la chapelle pour remercier Dieu. L'accueil que je venais de recevoir dépassait en simplicité et en cordialité confiante tout ce que j'avais pu espérer. Benjamin venait d'être « le premier, le plus éloquent et le plus émouvant des interprètes » entre ses deux amis comme Maurras me l'avait écrit.

\*

\* \*

Rentré chez moi, je me rappelai, pour les bien fixer dans ma mémoire, tous les détails de ce premier entretien.

A la réflexion, il m'apparaissait comme un bon départ. C'était une brèche dans la muraille et un premier

pas vers le centre de la place : cette âme qui me semblait si bien gardée ! Les défenses extérieures étaient franchies, toutes celles que l'on oppose d'ordinaire à celui qui vient troubler la paix, en qui l'on redoute le simple curieux et l'importun. Si je pouvais m'avouer cette satisfaction, je ne me faisais pas d'illusions sur les difficultés qu'il me restait à vaincre.

Malgré la confiance que Maurras m'avait témoignée dans cette première visite, nous étions loin encore de cette ouverture d'âme que je souhaitai obtenir un jour, et sans laquelle il m'était difficile d'aborder certains sujets comme prêtre, avant tout, chargé d'une mission sacerdotale pour le salut d'une âme. Je ne voulais pas que Maurras ne vît ou n'affectât de voir en moi qu'un voisin aimable, un visiteur sympathique, un ami même. Ce que je souhaitais au risque de perdre peut-être certains avantages humains, ce que je voulais c'était atteindre son âme moins par des raisons humaines que par la grâce même de mon sacerdoce. Cette puissance mystérieuse du Sacerdoce, jamais encore, depuis vingt-six ans, je n'en avais senti et compris la surnaturelle puissance comme devant cet homme. Je savais qu'un jour ou l'autre, nous serions obligés de nous affronter, non dans une joute abstraite, philosophique ou théologique, mais dans une rencontre pathétique où son âme serait mise en présence de la

miséricorde divine, représentée et exercée par la vertu surnaturelle du Sacerdoce.

Il me faut ajouter que je comptais aussi beaucoup sur le secours d'innombrables prières d'amis, de disciples, d'âmes saintes, dont l'intercession m'aiderait à obtenir le « miracle » espéré : le retour à la demeure paternelle, au moins pour y mourir en paix, du vieil enfant prodigue.

C'est ainsi que, petit à petit, j'envisageais la situation et voyais, dans ses grandes lignes au moins, ma stratégie se dessiner. Restait à déterminer l'heure d'agir qui serait ou me paraîtrait la plus favorable. Convenait-il mieux d'attendre l'occasion ou de la provoquer moi-même ?

La sagesse tourangelles me conseillait de temporiser, de faire encore quelques visites et d'en profiter pour gagner quelques avantages en entrant plus avant dans la confiance de « l'adversaire ». J'entendais bien cette voix de la prudence humaine ; mais une autre voix me soufflait une tactique opposée : celle que j'avais déjà suivie en allant, dès ma première visite, droit au but, sans cacher à Maurras la mission que l'on m'avait confiée. Il m'avait très bien reçu et sa porte demeurait pour moi grande ouverte. A quoi bon attendre, user de feintes et subterfuges ? Ne valait-il pas mieux provoquer dès le prochain entretien une franche explication, en posant nettement la question de son âme et de ses rapports avec Dieu ? M'entendre

opposer un refus un peu plus tôt ou un peu plus tard ? N'était-il pas préférable de ne pas perdre de temps ? Cette question de temps avait une importance d'autant plus grande que je savais la santé de Maurras très précaire. Il vivait dans le risque de perdre en un instant le sens et même la vie.

Après avoir ainsi réfléchi et prié pendant une dizaine de jours, mon parti était pris et ma question préparée. J'écrivais alors à Maurras pour lui demander de vouloir bien me recevoir tel jour et telle heure à sa convenance. La réponse ne se fit pas attendre :

- Venez mercredi dans la matinée, nous serons tranquilles.

C'était le 9 avril dans la Semaine Sainte.

\*

\* \*

Lorsque j'entrai, conduit par la sœur qui le soignait, Maurras était à sa table, coiffé bizarrement d'une calotte blanche d'infirmier :

- C'est à cause du froid, me dit-il, j'enrhume facilement et j'ai des fièvres.

Posant la revue qu'il lisait, il me fit asseoir près de

lui et ayant surpris le regard indiscret que je glissais vers le titre de la revue :

- Rassurez-vous, elle est de bonne compagnie, me dit-il en souriant.

C'était les « Études ».

Poursuivant l'entretien ainsi commencé, il me parla des relations qu'il avait eues autrefois avec d'illustres Jésuites :

- Ils sont presque tous morts, et moi je suis bien vieux, conclut-il avec mélancolie.

Tandis que je l'écoutais la feuille blanche étalée devant moi et le crayon à ma portée. La question que je voulais poser m'obsédait presque jusqu'à l'angoisse. Profitant d'un silence, je me décidai à tracer ces simples mots :

- Où en est votre âme avec Dieu ?

Il saisit la feuille, sembla ne pas comprendre, la posa devant lui, la reprit et lut une seconde fois. Je suivais tous ces gestes, anxieusement, en pressant dans ma main mon chapelet. Son visage s'était fermé. Comme pour se mettre en garde, il avait reculé sa chaise. La tête redressée, les yeux durs, il m'asséna cette réponse que je n'oublierai de ma vie :

- Sachez, Monsieur l'Abbé, que sur ce sujet je suis très coriace.

Nous nous regardions en silence. J'avais l'impression d'être devant un double mur infranchissable : sa surdité qui m'empêchait de parler et la réserve froide de son regard durci. Assez désesparé, j'invoquai sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en lui demandant secours. Puis je me mis à sourire malgré moi, par réflexe inconscient.

Ce fut l'arc-en-ciel qui annonce la fin de l'orage. Son regard petit à petit s'adoucit. Rapprochant sa chaise de la mienne et se tournant vers moi bien en face, Maurras me dit de sa voix de sourd un peu étouffée :

- Que voulez-vous que je vous dise et que pouvez-vous faire pour moi ?

- Vous aider, peut-être, répondis-je.

- Je vous remercie, Monsieur l'Abbé ; mais il y a toujours pour moi des choses non seulement incompréhensibles, mais même inconcevables. Tous mes raisonnements n'aboutissent à rien. Je suis comme un écureuil qui tourne dans sa cage. Depuis des années je me heurte aux murs d'une prison. Je suis las de tourner ainsi. Il y a huit jours, j'ai reçu d'un religieux, que je connais depuis longtemps, une longue lettre. Elle contenait six pages de raisonnements. Que voulez-vous que je fasse de tout cela ?

Dans ses yeux, que je ne quittais pas pendant qu'il me parlait, je lisais la lassitude et la tristesse de son âme.

- J'ai le plus grand désir de croire reprit-il. Je donnerais tout pour cela. J'ai eu pour mère\* une sainte femme et j'ai été élevé dans un collège catholique par des maîtres dont je vénère la mémoire, entre autres Monseigneur Penon qui fut comme un père pour moi. Puis j'ai eu le malheur de perdre la foi. Mais je ne suis pas un athée, comme on l'a prétendu en me calomniant. Je ne l'ai jamais été.

Je l'interrompis pour lui poser la question :

- Avez-vous renié la foi de votre baptême ?

- Non, jamais.

- Vous avez alors plutôt douté que nié ?

- C'est parfaitement exact. Dans ma jeunesse, j'ai écrit, dans certains de mes livres, des choses qui, à juste titre, ont froissé la délicatesse de la foi chez mes amis catholiques ; mais je le regrette sincèrement et je ne pourrais plus récrire cela maintenant. C'était la folie de la jeunesse. D'ailleurs, dans la réédition de ces livres, j'ai supprimé ou corrigé les passages incriminés. Pourquoi me juge-t-on toujours sur ces péchés de jeunesse ? Je ne crois pas qu'aucun de mes écrits ait fait perdre la foi à quiconque. Tout au contraire, il en est qui ont reconnu volontiers y avoir découvert pour eux-mêmes des raisons

---

\* Marie Maurras, née Garnier, est la mère de Charles Maurras. Elle éleva son fils dans la foi catholique. Elle décéda le 6 novembre 1922.

de croire. Je pourrais citer des noms, même parmi de grandes familles protestantes, des familles de pasteurs bien connus. Et pourtant, je n'ai jamais été tendre pour le Protestantisme.

« Sans l'autorité doctrinale et infaillible de l'Église Catholique, le Christianisme présente des dangers à cause de la faiblesse des hommes. C'est ce que j'ai toujours soutenu. Ai-je eu tort ? Je n'ai jamais eu la prétention d'être un Père de l'Église ou un théologien. C'est l'expérience seule, qui m'a instruit des dangers pour l'homme et pour la société de certaines doctrines. Je les ai alors combattues. Le Bien heureux Pie X qui avait l'expérience des âmes, parce qu'il était un saint et aussi parce qu'il avait été curé, qu'il avait gouverné un troupeau avant de gouverner l'Église, m'avait compris. Il avait blâmé certaines de mes idées ; mais il n'a jamais voulu me condamner. Lorsque ma mère a fait son pèlerinage à Rome, elle fut reçue par Pie X qui la bénit et lui déclara qu'il me bénissait et que mon œuvre aboutirait. Ce fut longtemps un secret entre lui et elle. Il ne m'a été révélé qu'après la mort de celle qui avait été la confidente de Pie X. Cette bénédiction du grand pape, plusieurs fois renouvelée, je la sens toujours sur moi. C'est elle — j'en suis de plus en plus persuadé — qui m'a soutenu dans mes luttes et mes épreuves. »

Comme si tout à coup il revivait certains souvenirs

Maurras interrompit son monologue, se recueillit pendant quelques instants et d'un ton moins passionné, il me dit en osant sa main sur mon bras :

- Il faut que je vous fasse une confidence. J'ai eu la consolation d'assister aux derniers moments de ma mère. J'étais là, par conséquent, lorsque le prêtre est venu lui donner les derniers sacrements et j'ai assisté la cérémonie si émouvante. J'ai compris alors tout ce qu'il y avait de grandeur et de beauté surhumaines dans les sacrements de l'Église. Lorsque tout fut terminé, ma mère, que j'avais vu prier avec tant de ferveur, tourna vers moi son visage illuminé d'une foi et d'une espérance indicibles, et me dit : Charles, tu feras comme moi. »

Bouleversé en écoutant cette confidence, je saisis sa main et nous nous regardâmes l'un et l'autre jusqu'au fond de l'âme. Nous comprenions tous les deux l'importance des paroles qui venaient d'être prononcées. Elles nous engageaient pour l'avenir.

Rompant le silence, je lui posai, alors, cette question :

- Est-ce que vous priez ?

- Oui me répondit-il. Je fais certaines prières. J'aime beaucoup le « Je vous salue Marie », car j'ai toujours eu un culte pour la Sainte Vierge. Il n'y a que dans l'Église Catholique qu'on honore une femme avec tant de beauté et de délicatesse. Quant au « Notre Père », c'est autre

chose. Je le récite aussi, mais, à la fin, je bute malgré moi sur « *Et ne nos inducas in tentationem* »\*. Entendons-nous bien, en effet... »

En disant cela, il s'agitait et redevenait raisonneur.

« Dans le texte grec de saint Matthieu, il est dit : « Ne nous induisez pas en tentation. » C'est bien plus fort. Je ne comprends pas qu'on puisse demander à Dieu, qui est souverainement bon, de ne pas tromper ses créatures. Toujours ce problème du mal qui me harcèle. Dieu qui est le Souverain Bien peut tolérer le mal. Vous voyez, Monsieur l'Abbé, que j'ai des distractions lorsque je prie, et des fameuses... Je finis tout de même par dire *Amen*. Il m'arrive aussi de composer mes prières moi-même et en vers. Je vous ferai lire bientôt, dans un livre qui va paraître, une prière que j'ai écrite et que je récite à Dieu quelques fois. Il me comprend mieux que les hommes. »

Je me récriai alors et lui déclarai que c'était de l'individualisme et presque du Protestantisme.

- Ne triomphez pas, me dit-il en souriant, car les chemins qui mènent à Dieu sont nombreux et bien divers. Quant à moi, je fais ce que je peux et comme je suis. »

Je l'engageai à continuer de prier, sans se laisser arrêter dans son élan par des objections ou des raisonnements. Avant de le quitter après cet entretien qui

---

\* En français : « *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation* ». »

durait depuis presque deux heures, je voulus, pour souligner l'importance que j'y attachais, le conclure par un geste significatif. Pendant toute la conversation, j'avais tenu mon chapelet, sans que Maurras le remarquât. Soudain, j'eus l'inspiration de le lui donner, en le priant de le garder et de le réciter quelques fois. Très ému de mon geste, il se leva et, s'approchant de moi, il m'embrassa. Pour répondre à cette marque d'affection, je traçai sur son front une petite croix.

Cette bénédiction ferait désormais partie du cérémonial de mes visites. C'est à son sujet qu'il me dit, un jour, devant Georges Calzant :

- Lorsque j'étais enfant, je n'aimais pas les caresses de certaines personnes. Pour les effacer, je frottais ma joue très fort ; mais votre bénédiction, je me garde bien de l'effacer.

Il me reconduisit comme la première fois d'un pas qu'il s'efforçait d'assurer, la tête bien droite, coiffée de l'étrange calotte blanche qui, avec la barbe en pointe, le faisait ressembler dans ce couloir de clinique à quelque vieil Hippocrate de l'époque 1900.

Dès que nous nous fûmes séparés, je m'arrêtai à la chapelle pour une action de grâces dont on comprendra la ferveur empressée.

\*

\* \*

Ce merci à Dieu, je devais le renouveler dans les jours qui suivirent lorsque je me rappelai les détails de ce mémorable entretien. Je me sentais désormais lié à cet homme, pourtant mon aîné de plus de trente ans, par les liens d'une sorte de paternité spirituelle, et je n'arrivais pas à comprendre comment d'un seul coup nos âmes s'étaient rencontrées et compromises dans une confiance et un abandon réciproque. Combien différent de l'idée préconçue que j'avais de lui, Maurras m'apparaissait maintenant ! Quelle complexité je remarquais en lui, contrairement aux apparences qui le faisaient croire facilement tout d'une pièce, comme les chevaliers d'autrefois dans leur armure de guerre ! Quelle variété et quelle souplesse dans la nature essentiellement passionnée de cet homme ! Passion de l'esprit, celle de connaître, de concevoir, de comprendre dans une avidité de clarté et de certitude qui ne lui laissait aucun repos ; passion de convaincre, d'entraîner, de dominer, qui le faisait se jeter dans la lutte à corps perdu, sans autre souci que d'atteindre l'adversaire et de faire triompher la vérité.

Aux qualités éminentes de l'intelligence venait s'ajouter une force de caractère prodigieuse que ni les

épreuves ni les années n'avaient amoindrie. Devant un ordre de vérités dont la certitude lui avait échappé, Maurras — je l'avais bien senti — n'avait jamais eu l'attitude indifférente ou méprisante du froid négateur. Le mystère des réalités surnaturelles n'avait jamais cessé de l'inquiéter, de l'irriter même parfois, depuis le jour qu'il avait cru perdues pour lui les certitudes de foi. Le doute n'avait jamais été pour sa tête un mol oreiller.

Avant de le connaître et de m'entretenir avec lui comme je venais de le faire, son agnosticisme m'avait toujours semblé une sorte d'attitude résignée bien plus qu'une vraie conviction. Deux épreuves — me semblait-il — l'avaient profondément marquée et pour toute sa vie ; la perte de l'ouïe qui le privait de communiquer avec le monde extérieur et la perte de la foi qui lui avait fermé le monde surnaturel. Il avait vécu depuis sa jeunesse dans une profonde et douloureuse solitude intérieure. Il avait trouvé dans un travail acharné de lecture et de plume une consolation à sa surdité ; s'était-il jamais consolé de ne plus croire, résigné à ne plus espérer du côté du Ciel. Ce fut toujours la plaie vive de son âme, tenue secrète avec une ombrageuse pudeur.

Je comprenais maintenant sa mise en garde immédiate, lorsque je lui avais posé ma question directe et en apparence indiscrete : « Où en est votre âme avec

Dieu ? »

Sans m'en douter, j'avais touché en lui un point douloureux dont la sensibilité tout à coup éveillée avait provoqué la riposte que j'ai dite. J'avais mis le doigt sur la plaie.

Je ne regrettais pas mon « indiscretion » puisqu'elle avait provoqué les confidences que j'ai rapportées, grâce auxquelles maintenant je voyais plus clair dans cette âme si jalousement gardée.

Il ne faisait plus doute pour moi qu'elle s'entrouvrît, depuis quelque temps déjà, à l'action de la grâce. Elle revenait lentement vers un passé lointain de foi et d'espérance chrétiennes, sans en avoir peut-être elle-même nettement conscience. Une foi bien hésitante encore et une espérance plus affirmée marquaient une reprise d'activité des vertus surnaturelles reçues au baptême et endormies, sinon perdues, depuis de longues années. Cette âme ressuscitait vraiment, mais elle demeurait enserrée par toutes sortes de bandelettes. De si vieilles habitudes d'esprit raisonneur et discuteur le paralysaient ! La grâce maintenant s'insinuait par toutes les fissures, plus doucement persuasive que les vieux raisonnements, — « Je suis las de raisonner — », plus habile que la dialectique humaine avec toutes ses roueries, plus forte que toutes les méfiances. Elle n'était pas refusée. Elle était

jugée acceptable. Elle était même acceptée.

Devant ce travail délicat et subtil de la grâce, je craignais d'intervenir maladroitement et, d'un mot peut-être, de la gêner ou de la contrarier.

Jamais, comme à cette heure, je n'avais compris combien est redoutablement vrai le principe qu'on m'avait enseigné autrefois : *Ars artium regimen animarum*. Conduire les âmes, c'est de tous les arts le plus difficile.

\*

\* \*

Je fis plusieurs visites sans amener l'entretien sur le sujet brûlant. Il me paraissait préférable, en effet, que Maurras me fît lui-même des avances.

A l'une de mes lettres, que je lui avais écrite à la suite de notre entretien du 9 avril et dans laquelle je lui faisais part de certaines réflexions qui m'avaient été inspirées par ses confidences, il m'avait répondu de vive voix.

- Nous en reparlerons bientôt. Je vous ferai lire mon livre qui vient de paraître. C'est de la poésie. Vous lirez la préface et la conclusion. Celle-ci est une prière que j'ai composée à Clairvaux, et que tout d'abord je voulais

dédier à *Deo ignoto*\*. Depuis j'ai réfléchi et j'ai supprimé cette dédicace. C'est mieux ainsi.

Ma curiosité vivement excitée par cette annonce allait sans tarder être satisfaite.

A la visite suivante, en effet, Maurras me remit un exemplaire de la *Balance intérieure*, portant une dédicace que je me permets de reproduire ici, car elle montre, d'une part l'intérêt qu'il prenait à nos entretiens, et elle souligne, d'autre part, l'importance qu'il attachait, de mon point de vue, à la « prière de la fin ». Il avait écrit avec une gentillesse un peu trop flatteuse :

« A Monsieur le Chanoine Cormier, en souvenir de ses belles visites à Saint-Grégoire, en le priant d'être miséricordieux pour toutes sortes de frivolités profanes en considération de la prière de la fin ». Ces derniers mots étaient soulignés d'un trait appuyé. Ils m'intriguaient beaucoup. De quelle prière pouvait-il s'agir. Ayant lu jadis *la Musique intérieure*, je connaissais déjà le vocabulaire religieux de Maurras et je m'attendais à retrouver dans cette « Prière de la fin » les expressions païennes chères à l'auteur. Il y était sans doute question « du dieu » ou « de la déesse » et de toute la mythologie poétique. Il devait cependant y avoir dans cette prière quelque chose d'assez particulier pour que Maurras eût pris soin de la souligner

---

\* En français : « dieu inconnu ».

et d'attirer sur elle mon attention. J'avais hâte d'en prendre connaissance, et dès que je fus chez moi, je m'empressai de couper les pages du livre.

Je tombai presque tout de suite, sur le titre que je cherchais. Dès le premier mot : « Seigneur », mon étonnement fut extrême. Cela commençait comme une vraie prière, une prière de l'Église. Je poursuivis ma lecture n'en croyant pas mes yeux, tant j'étais transporté tout à coup loin, très loin de tout ce que Maurras avait écrit jusqu'ici. Quel accent tout nouveau et combien émouvant dans sa simplicité, son humilité et sa confiance ! Plus l'ombre d'une rhétorique païenne ; c'était une vraie prière, un appel de l'âme du fond de la nuit, un cri d'espérance. C'était le *De profundis* du prisonnier de Clairvaux, dont l'âme plus durement emprisonnée que le corps voyait luire, pour la première fois peut-être depuis bien longtemps, une lumière de divine espérance. Obstinément muette depuis tant d'années, cette âme parlait et elle retrouvait pour s'exprimer les mots chrétiens de son baptême et de son enfance.

Dans l'œuvre de Maurras, prose ou poésie, cette prière était quelque chose d'absolument unique. L'impression que j'éprouvais en la relisant était si vive que les vers se gravaient dans ma mémoire sans effort de ma part et presque à mon insu.

Ma curiosité satisfaite, mais encore sous le coup de mon émotion, je commençai de lire la préface. Elle avait été écrite en 1944, six ans par conséquent avant la « Prière de la fin ». L'auteur, selon sa chère habitude, s'y expliquait longuement. Qu'avait-il voulu en groupant des poésies très diverses, écrites à différentes époques de sa vie, sous ce titre assez énigmatique : *la Balance intérieure*\* ? Il le disait lui-même : « Je n'hésite pas trop à présenter ces poèmes comme une figuration de différents rêves de mourir ». Il n'avait point voulu faire œuvre systématique de philosophe. Il avouait n'avoir point de système de respect de la vérité des choses, et il continuait ainsi :

« Cette disposition profonde est exprimée par ma parabole d'une balance où s'équilibreraient des imaginations, des spéculations et des conjectures très différentes qui ne divergent pas beaucoup plus que ne font les traits distincts du caractère d'une même personne. Ces traits sont éclairés par une lumière assez sereine qui n'est pas le soleil de la foi ; mais peut-être son clair de lune. J'appelle ainsi le sentiment de confiance et d'abandon à une Bonté supérieure dont les signes ne sont pas équivoques, tels qu'on les trouve inscrits au départ et au terme de toute vie, mais qui, dans l'entre-deux, me semblent devenir plus

---

\* *La Balance intérieure* est un recueil de poèmes publié par Charles Maurras en 1952.

rare et moins nets. » Ce texte me parut tout de suite très important dans son dernier paragraphe surtout. Ne donnait-il pas, en effet, l'éclairage du livre tout entier ? Celui-ci avait été composé et ordonné dans une certaine lumière, et il devait être lu et compris sous un certain jour.

Cette lumière, que Maurras n'osait appeler « le soleil de la foi » mais qu'il comparait assez justement d'ailleurs à la lueur réfléchie et diffuse d'un clair de lune, n'était autre pour lui qu'une lumière d'espérance. C'était ce qu'il appelait un « sentiment de confiance et d'abandon à une Bonté supérieure », Bonté que nous appelons la divine Providence.

Dans cette manière prudente de s'exprimer, je reconnaissais la loyauté de Maurras et la crainte qu'il semblait éprouver, chaque fois qu'il abordait la question de ses sentiments religieux, de dépasser la stricte mesure. Son sens critique, lorsqu'il s'agissait de lui-même surtout, ne laissait rien passer qui n'eût été jugé objectif, juste et raisonnable. Que de fois je l'avais entendu dire dans nos conversations :

- Il faut toujours se méfier... Entendons-nous bien... Prenons garde...

*Voir clair* : c'était tout pour lui. Il m'avait dit un jour :

- J'ai passé ma vie à essayer d'éclaircir quelques idées. Si j'ai réussi, je ne crois pas avoir tout à fait perdu

mon temps. »

Pour qu'il en fût venu à éprouver ce sentiment de confiance et d'abandon dans lequel il avait composé son livre, il lui avait fallu sans doute une longue observation appliquée au déroulement de toute une vie : sa propre vie... Dans le désordre apparent des événements, tantôt heureux et tantôt malheureux, aux conséquences imprévisibles et souvent déroutantes, son esprit attentif, épris d'ordre et de logique, avait fini par découvrir un certain enchaînement, une logique mystérieuse qui, comme un fil d'Ariane, l'aidait à retrouver sa route et le guidait, dans l'obscur dédale, vers la lumière divine. Au terme de sa vie, il rejoignait ses commencements, grâce aux « signes non équivoques d'une Bonté supérieure ». Que de grâces et d'épreuves il avait fallu sans doute au prisonnier de Clairvaux, pour conclure sa recherche tâtonnante par cette admirable prière de confiance et d'abandon :

*Seigneur, endormez-moi dans votre paix certaine  
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.*

Ces impressions que je venais d'éprouver en lisant *la Balance intérieure*, j'en fis part, toutes vives encore, à Maurras dans une lettre de remerciement.

Parmi les réflexions que je lui soumettais à propos de son livre, il en était une sur laquelle je voulais attirer

particulièrement son attention. C'était au sujet de la nature de la foi d'après la célèbre définition de l'Épître aux Hébreux : « La foi est le fondement des choses qu'on espère, la preuve de celles qu'on ne voit pas ». A propos de son « clair de lune de la foi », je lui rappelais aussi la comparaison que saint Paul établit entre la foi et un miroir\* qui ne nous donne qu'un reflet des réalités.

\*

\* \*

Au cours de ma visite, qui suivit de quelques jours la réception de ma lettre, Maurras — ainsi que je l'avais espéré — revint lui-même sur les impressions que la lecture de son livre avait faites sur moi et les réflexions qu'elle m'avait suggérées.

Il convint d'abord de son accord avec moi à leur sujet, et il voulut bien reconnaître que je n'avais pas sollicité les textes pour leur faire dire plus qu'il n'avait voulu lui-même exprimer. Il ajouta en souriant :

---

\* Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens, Chapitre 13, 12-13 : "*Nous voyons actuellement de manière confuse, comme dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu. Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.*"

- Depuis si longtemps on me fait dire, en bien ou en mal, ce que je n'ai jamais dit, et pourtant j'écris en français ! Beaucoup me jugent à tort et à travers qui n'ont jamais pris la peine de me lire. On a voulu me faire passer pour un athée et un contempteur de la foi. Je n'ai été ni l'un ni l'autre. Je suis maintenant un vieillard qui cherche encore quelques certitudes, mais qui entrevoit certaines clartés.

- Que pensez-vous, lui dis-je, de la définition de la foi dont je vous ai parlé dans ma lettre ? Vous satisfait-elle ?

- Je la connaissais, en effet, reprit-il, mais je vous remercie de me l'avoir rappelée au sujet de mon livre. Elle me paraît s'accorder assez bien avec ce que j'ai écrit dans ma préface. Quant à mon clair de lune de la foi, il ne contredit pas la comparaison de saint Paul. J'ai essayé d'exprimer dans une image ce qui me semblait le plus exact. Pratiquement je ne distingue pas dans mon sentiment la foi de l'espérance. N'est-il pas écrit *In te, Domine, speravi non confundar in æternum*\* ?

« Vous me parlez dans votre lettre, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à propos de ses doutes contre la foi et de sa confiance. Je lui dois beaucoup, sans parler de ce que le

---

\* En français : « *En vous, Seigneur, j'ai mis mon espérance ; je ne serai pas perdu dans l'éternité.* ».

Carmel de Lisieux a fait pour la réconciliation de « l'Action Française » avec Rome. Sainte Thérèse a été mon « bon ange ». Je possède une relique de ses ossements qui ne me quitte pas. Elle m'a été donnée par la Révérende Mère Agnès, avec qui j'ai correspondu jusqu'à sa mort, et je garde ses lettres précieusement ».

En disant cela, il portait la main à la poche intérieure de son veston et sortait un portefeuille noir orné d'un écusson, portant l'effigie de sainte Thérèse. Sans l'ouvrir il me dit : « Elles sont toutes là ».

Du geste d'un enfant qui montre son trésor et s'empresse de le cacher, il remit le portefeuille dans sa poche comme s'il s'agissait d'un talisman.

Je lui demandai alors s'il avait lu l'*Histoire d'une âme* de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

- Bien sûr, me répondit-il. Il y a dans ce livre des trésors de sagesse. Toutes ces femmes qui vivent dans les cloîtres ont des lumières étonnantes. Elles sont instruites des choses humaines et elles connaissent les secrets d'En-Haut. Je les ai souvent consultées et je me suis toujours bien trouvé d'avoir suivi leurs conseils.

- N'est-ce pas parce que ces choses sont révélées aux humbles et cachées au savants ? lui dis-je.

Il avait senti la pointe, car il me fit cette réponse après un haussement d'épaules :

- On dit que j'ai beaucoup d'orgueil et que c'est l'orgueil qui m'a détourné de la foi. On oublie, en disant cela, que j'ai aimé la vérité par-dessus tout, que je l'ai cherchée et souhaitée de toute mon âme. J'ai reconnu mes erreurs. Vous le verrez, d'ailleurs, en lisant mon *Pie X* qui paraîtra bientôt. Je dois aussi beaucoup à ce grand pape qui demeura si humble et si pauvre au milieu de toutes les grandeurs.

- N'êtes-vous pas frappé, lui dis-je, de toutes ces protections célestes qui vous ont été accordées ?

- Comment ne le serais-je pas ? J'en étais bien indigne ; mais rien ne peut faire qu'elles n'aient été. Je dois le reconnaître.

Il se tut et son regard se fixa droit devant lui pendant quelques instants. Puis, comme s'il sortait d'un rêve, il ajouta en se tournant vers moi :

- C'est une grande merveille que ces deux saintetés !

- C'est un grand miracle ! dis-je.

La conversation prit un autre tour, et nous en vînmes finalement à parler de Bainville qui avait été son ami et son disciple. Il me confia qu'il croyait que Bainville, dans les derniers temps de sa vie, revenait à des idées chrétiennes. Sur ce souvenir, il conclut l'entretien par ces mots :

- La pensée de la mort contient de grandes leçons. Il

faut en profiter.

Très ému par ses confidences je le quittai dans l'admiration des desseins, merveilleux de la Providence à son égard. Auprès de ce vieillard, parfois difficile et si méfiant lorsqu'il s'agissait de son âme, Dieu avait placé l'une de ses créatures les plus humbles, les plus douces et les plus persuasives. Sur cette vieillesse solitaire et austère veillait une enfant merveilleusement sainte et belle.

Comme Antigone la jeune Antigone de l'antique tragédie conduisant dans l'exil son vieux père aveugle, Thérèse de Lisieux protégeait et guidait, elle aussi, doucement et quasi filialement vers la lumière et la paix du tombeau, cet autre vieillard moralement banni de sa patrie par un décret injuste, frappé de surdité et cherchant dans la nuit de son âme les certitudes divines. Ce rapprochement, nullement sacrilège, entre celle qu'il appelait son « bon ange » et l'admirable fille d'Œdipe, n'était-ce pas l'extraordinaire destin de Maurras qui me le suggérait ? En lui s'opérait, en effet, par la grâce miséricordieuse de Dieu, la rencontre et l'accord de deux grandeurs et de deux beautés longtemps séparées dans son âme et inconciliables pour son génie : la sagesse et la beauté antiques, d'une part, les mystères chrétiens et les splendeurs de la grâce, d'autre part.

Cette fin de vie si miraculeusement protégée, d'une

vie remplie de combats et d'épreuves, ne portait-elle pas la marque évidente de la miséricorde divine ? C'est elle, toute-puissante, qui avait pris sous sa protection le vieux lutteur si durement et si injustement condamné par les hommes.

\*  
\* \*

Le temps passait, l'été arrivait et les vacances approchaient. Au cours des dernières visites qui les précédèrent, Maurras, à part quelques allusions, ne me parla plus de son âme. A quoi bon le questionner ? J'en savais assez pour être sûr de ses dispositions.

Sa santé sans être bonne n'inspirait aucune inquiétude immédiate. Il continuait à travailler, passant ses jours et une partie de ses nuits à sa table de travail de plus en plus surchargée de papiers et de livres. Je le voyais très bien vivre ainsi quelque temps encore.

Lorsque, avant un voyage et un séjour que je devais faire en Belgique, j'allai lui dire au revoir, il me pria de visiter à Bruxelles un écrivain belge, auteur d'un « Maurras poète, » et de lui porter son souvenir amical. Il me dit, lorsque je le quittai :

- Vous reviendrez bientôt, j'espère. Vous m'avez trop

gâté de vos visites pour que j'attende sans impatience votre retour.

Après trois semaines d'absence, lorsque je le revis à mon retour, je fus tout de suite frappé de son amaigrissement. Je l'attribuai à la chaleur de l'été particulièrement éprouvant sous le ciel tourangeau. Comme je lui demandais des nouvelles de sa santé :

- Je vais bien, me dit-il. De temps en temps, j'ai des « fièvres » ; mais ce n'est rien. Une sudation et tout est fini.

Nous parlâmes de mon voyage, et il me confia quelques souvenirs sur ses séjours en Belgique, assez brefs d'ailleurs. C'est pendant l'un d'entre eux qu'il avait eu une longue audience du Cardinal Mercier. Plus tard, après la mort de Maurras, je connus par un prêtre belge fort distingué d'esprit, ancien directeur d'une revue catholique fondée par l'Archevêque de Malines, les détails de cette entrevue, à laquelle il assistait en personne, du grand Cardinal et de Maurras. Je ne puis dire, par discrétion, que l'émotion profonde de ce dernier en face de la très haute et impressionnante dignité de son illustre interlocuteur.

Je m'absentai de nouveau en septembre et ne revis Maurras qu'au début d'octobre. Tout de suite je sentis qu'un changement profond s'opérait en lui. Sa maigreur s'accroissait par le manque d'appétit qui l'empêchait de

prendre une nourriture suffisante. Les accès de fièvre devenaient plus fréquents, accompagnés de frissons. A ces incommodités, auxquelles il ne paraissait pas attacher d'importance, commençaient de s'ajouter certaines misères de l'âge qui devaient rapidement s'aggraver.

Malgré cela, son activité d'esprit ne se relâchait pas. Cependant, au cours de mes visites, je n'allais pas tarder à remarquer que son élan intérieur commençait à fléchir. Dans ses grands yeux, je surprénais parfois une profonde lassitude et une tristesse que je n'avais jamais remarquées. Je le devinais préoccupé et absorbé dans ses pensées, et s'il avait encore quelques accès de gaieté, je le voyais plus rarement sourire comme autrefois de sa large bouche édentée dont il plaisantait et qui, dans les moments d'hilarité, donnait à son visage une ressemblance avec un masque de la comédie antique.

Lorsque je l'interrogeais sur sa santé, il me répondait seulement par un : « Ça ne va pas mal » sans conviction. Plus nerveux, il s'en prenait parfois aux traitements que ses dévoués médecins et ses infirmières pleines d'attentions lui prescrivait et voulaient lui imposer. C'est ainsi qu'un jour, à propos d'une piqûre de pénicilline à laquelle il s'était résigné, il me dit en haussant les épaules :

- Que voulez-vous que ce remède américain fasse sur

la vieille carcasse d'un nationaliste français comme moi ? Je suis trop vieux pour tous ces nouveaux remèdes. Il faudrait me soigner, comme on soignai il y a quatre-vingts ans.

Quelques jours plus tard, il est vrai, il convenait volontiers que ce traitement lui avait fait du bien, et sa conclusion fut une longue et admirable dissertation sur la civilisation américaine.

Éclairé par tous ces symptômes alarmants, je pressentais que l'heure approchait pour Maurras des graves décisions. Il me fallait l'avertir ; mais comment lui son état et lui proposer les secours de mon ministère ? A cause de sa surdité, je pouvais difficilement aborder cette question au cours d'un entretien qui m'obligeait à écrire brièvement. Comme je le faisais d'habitude, je confiai à une lettre mes raisons et mes intentions.

\*

\* \*

La Toussaint approchait. Cette fête ne me donnait-elle pas une occasion favorable de tenter ma démarche ? Maurras avait en effet, une grande admiration pour le dogme de la Communion des Saints. Nous en avons

plusieurs fois parlé, et je savais qu'il serait sensible au rappel de cette réalité surnaturelle. Ce fut donc en m'inspirant de la fête des Saints et du jour des Morts que j'écrivis ma lettre, dont je transcris ici quelques passages :

« Avant la fête de la Toussaint et celle des Morts, veuillez me permettre de vous parler, encore une fois, de votre vie spirituelle.

« Aujourd'hui je le ferai dans le souci où je suis, depuis quelque temps, de votre santé qui donne à ceux qui vous soignent des inquiétudes que je ne dois pas vous cacher. Je croirais, en effet, manquer à mon devoir sacerdotal, et à la confiance que vous daignez me témoigner, si je ne vous disais pas la vérité. Vous l'aimez trop vous-même pour ne pas comprendre mon scrupule...

« Pendant ces fêtes de la Toussaint et des Morts qui nous rappellent la Communion des Saints, laissez-moi vous demander de ne pas vous tenir à l'écart, mais de reprendre votre place dans cette immense assemblée des âmes chrétiennes à côté de ceux et de celles que vous avez connus et aimés sur la terre et qui vous ont précédé dans la vie bienheureuse. Cette place, qui vous a été donnée au jour de votre baptême, vous la reprendrez en accomplissant ce qu'ils ont fait eux-mêmes, c'est-à-dire en obéissant à l'Église et en vous soumettant comme le soldat dans le rang...

Cette humble soumission de votre esprit et de votre cœur, le moment n'est-il pas arrivé de la faire totalement en acceptant les secours de l'Église ? Pourquoi ne profiteriez-vous pas de la visite que je compte vous faire après-demain pour recevoir non plus seulement une bénédiction, mais encore et surtout une absolution ? En vous disant tout cela, je pense au souvenir, si près de votre cœur, que vous m'avez confié un jour. Me sera-t-il permis aujourd'hui de l'évoquer sans manquer à la discrétion, sans froisser la délicatesse de votre piété filiale ? J'ose le croire, car il me semble que l'heure arrive pour vous de réaliser un vœu bien cher qui fut celui de votre sainte mère à son lit de mort : « Charles, tu feras comme moi... »

« Oui, croyez-moi, mon Cher Vieux Maître et vénéré Ami, il est temps que vous fassiez comme elle, en recevant les secours d'une religion qui fut la sienne et dans laquelle elle vous a élevé avec tant d'amour. Tout vous y invite : l'âge avancé où vous êtes arrivé, votre santé qui décline, l'incertitude d'un lendemain qui ne nous appartient pas, et enfin tant de grâces que vous avez reçues. C'est l'appel de Dieu. Je vous supplie de l'entendre et d'y répondre humblement. »

Comme je portais cette lettre à la clinique, je rencontrai le Docteur François Daudet qui arrivait de Paris pour voir son parrain. Je lui fis part aussitôt de la

démarche que je tentais. Il m'engagea vivement à prévenir Maurras de la gravité de son état et à le préparer à la mort.

J'attendis, en priant, le jour que j'avais fixé à Maurras pour ma visite, me demandant avec anxiété quelle réaction ma lettre avait pu provoquer de sa part. Je le connaissais assez pour être à peu près assuré qu'il ne me donnerait pas une réponse évasive, mais un *oui* ou un *non* catégorique. Le *non* c'était la porte fermée à toute autre instance de ma part.

La veille de la Toussaint, dans la matinée, je me dirigeai vers la clinique, plus ému encore qu'à ma première visite. J'appris en arrivant, par la sœur, que Maurras m'attendait. Lorsque je pénétraï dans sa chambre, je le trouvai pour la première fois couché. Dès le seuil, je fus comme happé par son regard qui me guettait. Il s'excusa aussitôt d'être resté au lit pour me recevoir et me pria de prendre sur sa table une feuille de papier et un crayon. Je sentais dans son accueil une gravité presque solennelle. Dès que je fus installé près de lui, il se redressa un peu avec effort et me dit :

- Je vous remercie beaucoup de votre lettre. Elle m'a surpris, car je ne me croyais pas si malade. J'ai pu travailler jusqu'à présent sans trop de peine et j'espérais pouvoir continuer encore pendant quelque temps. Vous croyez vraiment que la fin approche ?

- Je crois, dis-je, qu'il est temps de vous préparer.

Après avoir lu ma réponse, il garda le silence pendant quelques instants et il reprit :

- J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez écrit. Tout cela est bien bien grave pour moi et un peu inattendu. J'ai besoin de réfléchir encore.

J'osai alors lui poser la question de principe qui me semblait décisive :

- Si vous alliez plus mal, est-ce que vous accepteriez de recevoir les derniers sacrements ?

La réponse vint immédiatement, articulée fermement :

- Oui, certainement. C'est mon désir.

Il ajouta :

- J'ai déjà reçu une fois l'Extrême-Onction, il y a une dizaine d'années ; mais j'étais dans le coma. Je n'ai eu conscience de rien, et c'est par des amis que j'ai su que j'avais reçu ce sacrement. C'est en pleine connaissance, cette fois-ci, que je veux être administré, car je veux que tout se passe dans la loyauté et dans l'honneur. On ne termine pas sa vie par une supercherie. C'est pourquoi j'ai besoin de quelques jours encore.

Ces paroles étaient dites avec une telle fermeté et marquaient une décision si irrévocable que je me gardai d'insister.

- Pensez à vos morts demain et lundi, lui dis-je simplement.

- Je pense à eux bien souvent et j'ai la ferme espérance de les revoir. Toute ma vie, j'ai été un homme d'espérance. Pour mes morts, j'ai espéré, souhaité, demandé le bonheur dans une autre vie ; pour mon pays je n'ai cessé d'espérer le relèvement et le salut ; c'est pour moi maintenant que j'espère. Ma vie s'achève. J'ai beaucoup travaillé pour la France, pour ce beau pays de qui j'ai tout reçu. J'aurais aimé vivre encore quelques temps pour continuer à le servir, pour le voir sortir de ses ruines et rentrer dans son ordre monarchique et catholique, retrouver ses traditions. Toute ma vie j'ai lutté et je lutterais encore pour ce trésor de beauté, de sagesse et de sainteté. Je sais que je n'aurai pas travaillé en vain. Si j'ai pu rendre à quelques Français la fierté de leur tradition, je n'ai pas perdu mon temps. Mon œuvre plaidera devant Dieu qui me jugera. J'ai eu moi aussi, ma mission et j'ai vécu pour elle.

J'écoutais avec une très vive émotion ce vieillard s'exprimer avec tant de noblesse et de simplicité. Ce qu'il me disait m'apparaissait comme son testament spirituel et, pour la première fois, je comprenais pleinement le sens profond de cette longue vie de labeur, de luttés incessantes et d'épreuves si fièrement supportées. Je pris

la main qui reposait près de moi sur le lit, celle qui avait tenu la plume comme une épée de feu et qui maintenant vieillie et sans force, s'abandonnait. Lentement j'y posai mes lèvres.

Maurras eut alors un sursaut. Il retira vivement sa main et me dit d'une voix tremblante d'émotion :

- Qu'avez-vous fait, Monsieur l'Abbé ? Je ne suis pas digne. Je ne suis qu'un pauvre homme. C'est moi qui devrais baiser votre main de prêtre. N'était-ce pas assez que vous me bénissiez ?

Des larmes brillaient dans ses yeux lorsqu'il ajouta :

- Votre témoignage d'amitié et de confiance m'aide à oublier bien des choses. Il est déjà pour moi un pardon et une récompense.

Aussi émus l'un que l'autre, nous nous séparâmes et, tandis que je le bénissais d'un lent signe de croix sur le front, il me dit :

- Je vous remercie. A bientôt !

\*

\* \*

Dans les jours qui suivirent cet entretien je m'abstins de toute visite à Maurras, ne voulant pas l'importuner. Sa décision était prise. En paraissant le presser, je courrais le

risque de l'indisposer. Je ne pouvais l'aider dans ses réflexions que par la prière.

Ses médecins, de plus en plus inquiets, s'étaient consultés, et une opération avait été en principe décidée. Il acceptait de la subir. Dès que je fus au courant de ce projet, qui d'ailleurs ne devait pas se réaliser, je lui fis une visite très courte pour ne pas le fatiguer.

A ma grande surprise, je le trouvai levé et occupé à ranger des papiers.

- J'ai à terminer un travail très important, me dit-il. Après, je serai tranquille pour faire ce que je dois faire.

Il m'avoua sa grande fatigue, et comme je lui conseillais de se recoucher :

- Non, non, c'est impossible ! Il faut absolument que je termine ce que j'ai entrepris », me répondit-il vivement et il ajouta :

- C'est très important.

Je le quittai après lui avoir promis de revenir dans quelques jours. Comme il voulait, cette fois encore, m'accompagner malgré sa faiblesse, j'insistai pour qu'il demeurât dans sa chambre.

Au moment où je passais le seuil, je crus l'entendre me dire :

- Il sera bientôt temps.

Mais je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ses

paroles.

C'était le samedi 8 novembre que j'avais fait cette visite.

Le mardi suivant, qui était la fête de saint Martin, je recommandai à notre grand saint tourangeau l'âme qui m'avait été confiée et pour laquelle mon souci grandissait... Je le suppliai instamment de joindre son intercession à celles, déjà tant de fois sollicitées, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et du Bienheureux Pie X.

Ce fut le surlendemain, jeudi 13 novembre, que ma prière fut exaucée.

Comme j'arrivais à la clinique ce jour-là même, au commencement de l'après-midi, je contrai la Supérieure de la communauté qui me dit :

- Vous arrivez bien, car Monsieur Maurras vous a fait demander, et je me préparais à vous téléphoner.

Elle me raconta que le matin, lorsque la garde de nuit était entrée comme d'habitude dans la chambre de Maurras, celui-ci lui avait demandé :

- Comment me trouvez-vous ?

La même question il l'avait posé, une heure après, à la sœur infirmière chargée de lui donner des soins. Les réponses avaient été à peu près identiques :

- Je ne vous trouve pas bien. Il me semble que vous allez moins bien, ce matin.

Il n'avait rien répondu ; mais vers la fin de la matinée, il avait demandé qu'on prévînt le Chanoine Cormier.

Je priai alors la sœur infirmière de préparer tout ce qui était nécessaire pour l'administration des derniers sacrements.

Ayant revêtu le surplis et l'étole, j'entrai dans la chambre de Maurras. Dès qu'il me vit, il s'excusa du dérangement qu'il croyait me causer et il ajouta :

- Il est temps que vous m'aidiez à accomplir ce qu'il faut que je fasse...

A la fin de notre entretien, qui devait être le dernier, Maurras joignit les mains, récita le *Confiteor* et reçut l'absolution.

Pendant la cérémonie de l'Extrême-Onction, il suivit attentivement tous les rites s'offrant aux onctions, particulièrement à celle des mains qu'il me présenta lui-même l'une après l'autre.

Lorsque la dernière prière fut achevée, Maurras prit ma main dans les siennes, la porta à ses lèvres et me dit :

- Je vous remercie beaucoup de tout ce que vous venez de me donner. Dites aussi ma reconnaissance à Monseigneur. Continuez à prier pour moi.

Je le bénis et me retirai, accompagné de sœur Thérèse qui avait répondu aux prières de l'Extrême-

Onction. Elle exprima ses sentiments et les miens par ces simples mots : *Deo gratias !* C'était bien, en effet, ma reconnaissance que j'offrais à Dieu quelques minutes, plus tard, dans la chapelle de la clinique, en récitant le *Magnificat* de l'action de grâces.

Le vendredi dans la matinée, je me rendis de nouveau au chevet de Maurras. De plus en plus faible il paraissait assoupi. La supérieure des sœurs qui m'accompagnait lui prit la main et le secoua doucement. Il ouvrit les yeux, me regarda, et un sourire de bonheur que je ne lui connaissais pas éclaira son visage.

\*

\* \*

- Merci d'être venu, me dit-il, et il retomba presque aussitôt dans son assoupissement.

Ce fut la dernière fois que j'eus son sourire et que j'entendis sa voix. Il m'avait dit adieu.

\*  
\* \*

La fin approchait. Je m'en étais rendu compte en entendant le souffle oppressé et court du malade. Le samedi dans la soirée, je fis part de mes appréhensions à son neveu Jacques Maurras qui venait d'arriver et que je rencontrai à la clinique.

Le lendemain, en effet, en la solennité de saint Martin, l'un des patrons de la France, Charles Maurras rendait paisiblement le dernier soupir, après avoir demandé quelques heures auparavant son chapelet que François Daudet lui posa sur la poitrine.

La Supérieure de la communauté me fit part aussitôt du décès et me donna quelques détails sur les derniers moments.

Je me rendis alors près du corps que veillaient pieusement Jacques Maurras, François Daudet et Madame Calzant.

Murras reposait sur son petit lit de clinique, les mains jointes et entourées de son chapelet.

En priant, je contemplais son visage dont la mort révélait la noblesse et la beauté, ce visage que j'avais connu si mobile, si vivant, si passionné !

Les paroles que Benjamin mourant m'avait adressées

me revenaient à la mémoire :

« Quelle grande chose que la mort !... J'ai cherché Dieu toute ma vie. Je l'ai aimé sans le connaître. Enfin je vais le voir ! »

Maurras n'avait-il pas écrit lui aussi ?

*Je suis né, je suis fait pour la lumière.*

*Accorde-moi d'éterniser le jour.*

Quatre jours après cette ultime visite, la dépouille mortelle de Charles Maurras était conduite à l'église Saint Symphorien de Tours, où elle recevait les honneurs et les prières de l'Église, au milieu d'une assistance très nombreuse et profondément recueillie.

Après tant d'appels à la miséricorde divine, l'Église, elle aussi, faisait entendre sa voix et prenait à son compte dans une dernière prière le vœu suprême de ses enfants :

*Lux æterna luceat eis, Domine ; cum sanctis tuis in æternum quia pius es\*.*

Grand séminaire de Tours, janvier-février 1953.

---

\* En français : « Que la lumière éternelle brille pour elle, Seigneur, au milieu de vos Saints et à jamais, car vous êtes miséricordieux. » Extrait de la communion de la Messe de Requiem.



# LA PRIÈRE DE LA FIN

Seigneur, endormez-moi dans votre paix certaine  
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.  
Ce vieux cœur de soldat n'a point connu la haine  
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour.

Le combat qu'il soutint fut pour une Patrie,  
Pour un Roi, les plus beaux qu'on ait vus sous le ciel,  
La France des Bourbons, de Mesdames Marie,  
Jeanne d'Arc et Thérèse et Monsieur Saint Michel.

Notre Paris jamais ne rompit avec Rome.  
Rome d'Athènes en fleur a récolté le fruit,  
Beauté, raison, vertu, tous les honneurs de l'homme,  
Les visages divins qui sortent de ma nuit :

Car, Seigneur, je ne sais qui vous êtes. J'ignore  
Quel est cet artisan du vivre et du mourir,  
Au cœur appelé mien quelles ondes sonores  
Ont dit ou contredit son éternel désir

Et je ne comprends rien à l'être de mon être,  
Tant de Dieux ennemis se le sont disputé !  
Mes os vont soulever la dalle des ancêtres,  
Je cherche en y tombant la même vérité.

Écoutez ce besoin de comprendre pour croire !  
Est-il un sens aux mots que je profère ? Est-il,  
Outre leur labyrinthe, une porte de gloire ?  
Ariane me manque et je n'ai pas son fil.

Comment croire, Seigneur, pour une âme que traîne  
Son obscur appétit des lumières du jour ?  
Seigneur, endormez-la dans votre paix certaine  
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour.

Charles Maurras, Clairvaux, juin 1950.

